et conseillers, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Il lui est toujours facile de se procurer l'adresse des agents à l'étranger en faisant la demande au ministère des affaires étrangères.

En arrivant, et j'appuie fortement sur ce point, l'émigrant devrait de suite aller voir son consul, qu'il lui ait écrit ou non ; il trouvera toujours auprès de lui l'appui que nul autre ne lui donnera, et recevra des conseils toujours désintéressés.

"LA GAULOISE. — Pour ce qu'il en est de la société de bienfaisance "La Gauloise", fondée par quelques Français de Winnipeg, pour venir en aide à leurs compatriotes déjà établis dans le Manitoba ou les Territoires du Nord-Ouest, ou qui veulent y venir, je voudrais qu'elle fût plus connue et appréciée.

Personne ne peut étudier ses statuts et ne pas applaudir le but qu'elle s'est proposée : "s'entr'aider les uns les autres sur la terre étrangère."

Nos compatriotes, malheureusement, sont, pour la plupart, dans des conditions de fortune et d'habitation qui ne leur permettent pas de se servir constamment de notre salle de réunion et de notre modeste bibliothèque à Winnipeg, les adhésions par cela même sont lentes et les rentrées de souscriptions mensuelles ou annuelles, assez difficiles.

Malgré ceci, nous n'avons certes pas à nous plaindre, la première année de l'existence de la Gauloise vient de se terminer, nous avons fait face à nos dépenses, nous avons même un petit surplus en caisse et la liste des membres actifs et des membres adhérents a beaucoup augmenté.

Maintenir cet œuvre est difficile, je l'admets, mais non pas impossible, et plus nous irons plus grandira son utilité. J'ai vu des sociétés plus modestes devenir très puissantes, je ne citerai que l'hôpital français de San Francisco, fondé en grande partie par mon père, alors qu'il y était consul général.

Je voudrais que nos amis de France nous aidassent de leur bourse et par l'envoi de livres pour notre bibliothèque.

Je ne demande pas que les dons en argent soient grands, ni que les livres soient de luxe, tous ceux dont on n'a plus besoin, qu'on a jetés de côté après les avoir lus, seront acceptables, revues, journaux illustrés, romans, ouvrages de littérature, etc., etc.

Tout comme les petits ruisseaux font de grandes rivières, les dons multiples font une grande œuvre.

Nous avons ici une société, fondée par Madame la comtesse d'Aberdeen, alors que son mari était Gouverneur Général du Canada, qui collectionne de partout, livres, revues, journaux, etc., etc., anglais, et les distribue gratuitement aux colons établis au Manitoba, ceux-ci s'obligent à les distribuer parmi leurs voisins, après les avoir lus, de sorte que ces fermiers ont tout le temps de la lecture pour les instruire et les intéresser.

La Gauloise voudrait faire ceci pour les Français, elle voudrait faire plus: aider les malheureux qui sont malades, secourir ceux qui ont faim, trouver du travail pour ceux qui chôment, voilà certes, un but louable ; nous cherchons à faire une solidarité française ; nous voudrions que les Français vivant loin de la mère-patrie ne se sentent pas abandonnés, mais qu'ils puissent savoir qu'ils ont à leur disposition une organisation qui leur donnera la valeur de son expérience, qui les aidera à passer au travers des difficultés (souvent des guet-apens), d'une installation première ; une société qui les recevra chez elle, où ils trouveront renseignements et conseils, où ils pourront rencontrer ceux de leurs compatriotes déjà établis ici ; une société qui fera soigner les malades, les visitera à l'hôpital ou chez eux, et qui, au besoin, pourra supplémenter le régime par ces petits conforts que leurs bourses ne permettent pas d'atteindre, ou qui leur enverra chez eux des médicaments qu'ils ne pourront acheter.

Pour faire tout cela, il faut avoir à notre disposition plus de fonds que nous n'en avons.

Je fais donc appel à cette charité française toujours généreuse, toujours prête à aider les bonnes causes, et la prie instamment de me faire parvenir un peu de ce surplus qu'on a là-bas au-delà des mers et qu'on dépense souvent, sans y penser, en frivolités : Mon Dieu, une soirée de moins au théâtre, une paire de gants de moins, quelques fleurs dont on se prive, n'est rien; multipliez ceci par le nombre de gens qui, à Paris seul, veulent en faire le sacrifice, et "La Gauloise" serait riche au-dessus de ses espérances.

Je me mets entièrement à la disposition des personnes bien intentionnées qui voudraient nous aider, qu'elles m'envoient leurs dons, j'en accuserai réception et leur promets que pas un centin ne sera dépensé inutilement.

Voilà, mon cher monsieur d'Hellencourt, votre article. Espérons qu'il portera ses fruits.

Croyez-moi, bien à vous,

FRED. ED. GAUTIER,
Agent consulaire de France.

Un bon air.

Nous ne saurions consacrer ici une étude même fort courte à chacun de nos centres français de colonisation.

D'ailleurs, nos vieilles paroisses de Lorette, Ste-Anne La Broquerie, St-Malo, St-Pierre, St-Jean-Baptiste, Ste-Agathe, St-Norbert, St-Eustache, etc., ont déjà été l'objet de nombreuses études, auxquelles nous référons nos lecteurs.

Nous nous contenterons de donner quelques détails sur des paroisses choisies comme types des divers modes de formation des colonies de langue française dans le nord-ouest.

Il sera plus facile, après cette lecture, pour nos amis, de se faire une idée exacte des conditions dans lesquelles ceux d'entre eux qui se décideraient à venir se joindre à nous.

Mais nous conseillerons fortement à ceux-là de se rendre, dès leur arrivée à Winnipeg, au bureau d'immigration, situé près de la gare du C. P. R. Ils y trouveront, outre le commissaire en chef, M. McCreary, toujours affable et serviable, des employés français, MM. Roy, Gelley, Beaudry, Bernier, qui leur procureront tous les renseignements désirables ; les conduiront dans les diverses paroisses, leur donneront les pamphlets et autres informations concernant toutes les localités, et enfin, les guideront avec sûreté et sagesse dans le choix de leur établissement.

Ste-Rose du Lac.

Je prends la liberté d'écrire quelques notes sur une colonie Française, j'entends une colonie peuplée de personnes parlant la langue française, car pour moi, les Métis, les Français, les Canadiens, les Belges, qui se trouvent dans la contrée, travaillent tous, avec le même courage pour la prospérité du pays qu'ils habitent, et les progrès réalisés sont marquants. S'il n'a été que fort peu question jusqu'à présent de cette colonie, c'est peut-être que les habitants en sont trop modestes et semblent avoir pris pour devise "plus être que paraître."

Peut-être ai-je tort de vouloir tirer Ste-Rose du Lac de l'obscurité volontaire où ses habitants semblent vouloir se confiner, car un philosophe a dit : "Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire."

Néanmoins c'est dans un but louable que j'agis.

Ste-Rose du Lac, située sur les bords de la rivière Tortue, environ huit milles en amont de son embouchure dans le Lac Dauphin, est le noyau de la colonisation française et catholique dans le district de Dauphin.

Il y a dix ans, la contrée n'était visitée que par quelques chasseurs, qui habitaient sur les bords ouest du Lac Manitoba, et ce fut un chasseur, M. J. B. Spence, qui en 1889, vint le premier s'y établir avec sa famille, et en compagnie de son frère, M. John Spence.

Cette même année 1889, qui fut marquée par une sécheresse rare, et une disette de foin en certains districts, quelques habitants de St-Norbert et de St-Vital, paroisses situées aux environs immédiats de Winnipeg, envoyèrent une députation chargée de trouver une contrée riche en foin, afin d'y envoyer hiverner leurs troupeaux.

Cette députation après avoir parcouru le pays au sud et à l'ouest du Lac Manitoba, arriva au sud du Lac Dauphin, et y put admirer une plaine immense entièrement couverte d'excellent foin. Il y avait là des milliers de tonnes de foin. Après quelques recherches ils découvrirent à quelque distance de là, sur les bords de la rivière Tortue, d'excellentes terres de culture et décidèrent alors d'y dresser leurs tentes.

Ils s'empressèrent de retourner chercher leurs animaux, leurs faucheuses et aussitôt revenus se mirent à l'ouvrage pour couper le foin nécessaire à l'hivernement de leurs troupeaux.

C'était un tableau magnifique que de voir une quinzaine de faucheuses voguant dans cet océan de verdure, où seules apparaissaient les têtes des chevaux et des hommes, assis sur leurs machines.

En peu de temps, tous travaillant en commun, le foin nécessaire était coupé, raclé, mis en meulon, et la plaine offrait un spectacle merveilleux; l'activité féconde et laborieuse transformait ainsi le désert silencieux et ignoré en un vaste grenier d'abondance.

Une fois les meulons terminés, nos travailleurs s'en furent chercher leurs familles, leurs troupeaux, leurs instruments, et en un long convoi migrateur, s'en vinrent s'établir en la nouvelle Terre Promise.

A la tête de ce convoi se trouvait M. Salomon Hamelin, véritable patriarche des temps bibliques, accompagné des nombreux membres de sa famille ; monsieur Firmin Hamelin, son fils, M. Benjamin Naud, son gendre, autre patriarche, qu'escortaient ses fils, MM. Vital, Jacques, Amable, Joseph, Albert, M. Louis Ritchot, son gendre, enfin MM. Gonzague et Napoléon Zaste, et M. John Desmarais.

La première maison fut construite par M. Firmin Hamelin, sur la rive gauche de la rivière Tortue ; près de lui, s'éleva la demeure de M. Salomon Hamelin, et successivement se bâtirent le long de la rivière, sur une longueur de 6 milles environ, une trentaine de maisons.

Telle fut l'origine de Ste-Rose du Lac, tant il est vrai que les calamités même, tournent parfois au profit de l'humanité ; il fallut la sécheresse de 1889 pour faire sortir du néant les trésors créés par Dieu en cette contrée.

Une fois de plus, les fils de la noble nation métisse se sont ainsi faits les pionniers de la civilisation.

Dès l'année 1890, les braves et courageux habitants de Ste-Rose du Lac décidèrent de bâtir une église en rapport avec leurs moyens. Ils avaient hâte d'avoir un prêtre au milieu d'eux ; ils ne pouvaient qu'à de longs intervalles et au prix de longs voyages à Pine Creek ou à la Poule d'Eau, sur les bords du Lac Manitoba, entendre la messe que venait célébrer un missionnaire venu de St-Laurent.

Enfin, après deux années de respectueuses supplications, sans cesse renouvelées, Mgr Taché envoya le Rév. Père Magnan, O.M.I., prêtre d'une grande ferveur qui sut vivre de la vie même des premiers colons, vie de privations ; car éloignés de toutes communications, bien souvent, les objets les plus nécessaires à la vie faisaient défaut.

Le premier colon français qui vint visiter la Rivière Tortue, fut M. Robert de La Tremblaye, qui quitta St-Laurent en mars 1891, et, traversant le Lac Manitoba sur la glace, se rendit à Ste-Rose, dans le but de trouver un lieu propre à l'établissement d'une colonie que se proposait d'établir la société de St-Michel.

Après avoir hésité à se fixer sur les bords du Beaver Dane Lake, M. de La Tremblaye se décida pour Ste-Rose.

Pendant ce même mois de mai 1891, M. Ed. Didion, venant de l'est de la France, se dirigeait vers Ste-Rose du Lac, mais par un autre itinéraire.

Les motifs qui décidèrent M. Didion à se fixer dans la région de Dauphin méritent d'être rapportés ; ils montrent quelle influence exercent souvent des remarques judicieuses.

En 1890, le livre consacré à l'Amérique du Nord par M. Elisée Reclus dans sa géographie universelle, venait de paraître.

Au cours de ses remarques sur le pays, dont il vante fort les avantages, l'auteur recommande "de s'installer autant que possible au sud d'un lac et à l'abri des vents de l'ouest, car, dit-il, l'eau du lac surchauffée par la chaleur du soleil durant le jour, produit une vapeur qui forme obstacle à la gelée précoce qui peut arriver durant les mois d'août et de septembre."

Or en examinant la carte du Manitoba, M. Didion qui se souvenait de ces remarques d'Elisée Reclus, fut frappé de voir combien le district au sud du Lac Dauphin répondait à ces conditions. Ce fut là ce qui le détermina à s'y établir malgré les difficultés sérieuses qu'offrait alors le manque de communications et de chemins. Il n'eut pas à s'en repentir, car depuis dix ans que le pays est habité, la récolte n'a eu à souffrir de la gelée qu'une seule fois, et encore est-ce parceque les semailles avaient été excessivement tardives.

Pour donner une idée des difficultés que rencontrent parfois les colons qui courageusement, s'en vont se fixer en des colonies nouvelles, nous raconterons en quelques mots les épreuves que dut supporter M. Didion pour atteindre Ste-Rose du Lac.

C'est une expérience bonne à mettre sous les yeux de ceux qui se laissent abattre par la première difficulté rencontrée dans leur route.

Le chemin de fer n'allait pas plus loin alors qu'Arden en 1891; le chemin de colonisation était en construction, mais non fini; on allait au petit bonheur. La dernière maison était à dix milles au nord d'Arden, le dernier chantier où se chauffer autour d'un poêle, était celui de M. Y. Moyle, à un mille environ au sud du post office actuel de McCreary, qu'il fut ou non chez lui, chacun s'installait au chantier de M. Moyle; on l'avait baptisé "l'hôtel des trois moineaux", où tout est cuit et rien n'est chaud."

De chez M. Moyle jusqu'à Ochre River, près du Lac Dauphin, on ne trouvait plus aucun vestige d'habitation; et le chemin était si peu visible à travers les tremblières qu'on avait dû blanchir les arbres pour s'y reconnaître. Le chemin du Petit Pomet, quoi !

La première fois, M. Didion ne put se rendre que chez M. Moyle et de là il dut rebrousser chemin pour rentrer à Winnipeg.

Il ne se découragea pas d'ailleurs, il repartit accompagné de M. E. Perrin. A Arden, à Neepawa, impossible de trouver de chevaux à louer, tant les habitants de ces deux localités se souciaient peu d'exposer leurs animaux aux fatigues d'un tel voyage.

Ils durent donc gagner à pied la maison de M. Schmidt, qui les conduisit jusque chez M. Moyle et ce dernier consentit enfin à les mener jusqu'à la Rivière Tortue.

En chemin, ils rencontrèrent M. Burrows, le député actuel du comté de Dauphin, occupé à faire débroussailler le chemin qui devait aller de Neepawa à Dauphin, et qui les engagea à s'établir sur le terrain où s'élève aujourd'hui Norgate.

Le chemin qui se rendait à la rivière Tortue était si peu marqué que M. Moyle lui-même le perdit, ils durent faire un détour assez considérable au cours duquel, M. Didion rencontra M. W. Adam, canadien-français, un des premiers pionniers de Dauphin. Le plaisir de rencontrer un compatriote et de causer français fut tel, que sur le champ, il dételait, et ils passèrent ensemble la soirée à causer et à deviser.

M. Adam, qui était depuis huit années dans la région de Dauphin, ayant été instituteur pendant 7 ans à Waterhen River, près du lac Winnipegosis, est l'un des pionniers de la ville actuelle de Dauphin. C'est lui qui installa le premier magasin à Gartmore.

Les choses changent vite au Manitoba; aujourd'hui l'on se rend tranquillement en chemin de fer, sans fatigue ni misère, l'on fait en quelques heures le voyage pénible qu'entreprit en 1891, si courageusement M. Didion.

En cette même année arriva M. de la Salmomère, M. Ch. Jacob, M. et Madame Dupuich et leurs enfants, tous adressés par la société St-Michel, à M. de la Tremblaye.

En 1892, arrivée des premiers Canadiens-français à la rivière Tortue, MM. Arthur et Gédéon Adam.

En même temps, MM. Quentin et Lavoie, deux autres Canadiens-français, se fixèrent à Canadaville, près de la station actuelle de McCreary.

M. Lecomte et le Docteur Béasse s'installèrent à Ste-Rose.

En 1893, MM. Losberry et Trottier s'installèrent à Laurier.

Ces deux points, Canadaville et Laurier, situés sur la ligne de chemin de fer, sont devenus des centres nouveaux de colonisation française, centres qui gagnent tous les jours en importance.

Je ne suffirai point à énumérer la liste de tous les colons qui nous arrivèrent depuis lors, je veux seulement rappeler que c'est encore un Canadien-français, M. D'Aoust, qui, en 1896, construisit la première maison de Makinak, station actuelle qui dessert Ste-Rose du Lac, à 8 milles de distance.



Scène d'hiver—District de Dauphin.

Le premier magasin établi à Ste-Rose, fut celui de M. Didion.

M. le vicomte d'Aubigny tint ensuite magasin; il était arrivé en 1893 chez M. de Salmomère et il installa son magasin en 1894.

Plus tard en ces dernières années, il fit construire une fromagerie qui est aujourd'hui d'un grand profit pour notre village.

En 1892 également, le Père Magnan fut remplacé par le Révérend Père Valles, originaire du Gard (France). Au bout d'un an il fut à son tour remplacé dans la cure de Ste-Rose par le Rév. Père Decorby, originaire aussi de France (dépt. de l'Ardèche).

Le Père Decorby était depuis longtemps connu et aimé de tous les anciens du pays, qui l'appelaient le petit père et qui le vénéraient profondément.

En 1895, le Père Decorby fut remplacé par notre digne curé actuel, le Rév. M. Lecoq, O.M.I., et originaire d'Anjou (France). C'est également un vétéran des missions, ayant voyagé dans le Nord-Ouest depuis de longues années.

Le Père Lecoq entreprit de bâtir une nouvelle église, et il la construisit, y travaillant de ses propres mains avec un zèle admirable. La nouvelle église reposé sur des assises en pierre, et peut rivaliser avec les plus belles églises du pays.

Aujourd'hui le Rév. Père Lecoq a entrepris de bâtir un couvent, et au grand étonnement de tous, le couvent s'élève. Les gens de la colonie sont bien prêts à crier au miracle, car le Père Lecoq ne les charge d'aucune contribution pour l'aider dans son œuvre pieuse, et "comment peut-il faire une si belle église, entreprendre un couvent, avec rien, dit-on entre paroissiens?"

C'est en effet un miracle, en ce sens que c'est Dieu qui fait entendre à des âmes pieuses de la vieille France de venir en aide pour la propagation de la parole de Jésus-Christ, et le glorifier en ses temples.

Le Révérend Père Lecoq me pardonnera de divulguer ce secret, il me pardonnera encore d'ajouter que grâce à son dévouement à lui et à son zèle, l'aumône française rend au centuple et fructifie, et permet de vrais miracles.

Notons en passant que la cloche dont la voix convie les fidèles à la prière est un don de M. d'Aubigny.

Ces notes jetées au hasard, et forcément bien incomplètes, serviront du moins à faire connaître comment se forme une paroisse française au Manitoba.

Aujourd'hui, Ste-Rose du Lac est une des colonies les plus prospères de notre province, une de celles où il fait le plus doux vivre, une de celles aussi à qui est réservé le plus bel avenir. Déjà plus de 3,000 acres sont en culture, les troupeaux se multiplient, ceux de MM. d'Aubigny, P. Lecoq, Shannon, MacRae, Vital Nault, Hamelin, Didion, Houde, sont les principaux.

Une excellente fromagerie, habilement dirigée par M. Solimé, aide puissamment au développement de l'industrie laitière.

Heureux, les nouveaux colons qui viendront s'établir désormais à Ste-Rose, ils pourront cueillir les roses sans crainte des épines.

E. D.



Celui qui n'est plus.